

Le malheur irrémédiable

Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Boréal, 1984, 506 p.

Catherine Martin

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

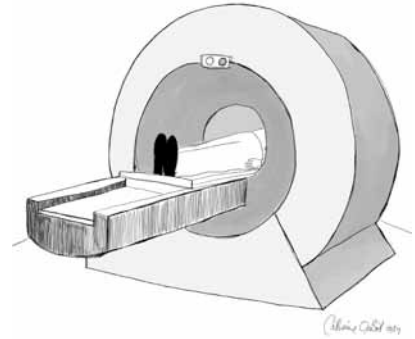
Citer ce compte rendu

Martin, C. (2015). Compte rendu de [Le malheur irrémédiable / Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Boréal, 1984, 506 p.] *Liberté*, (306), 68–69.

Je ne sais pas quand j'ai appris le mot *apéritif*. Comme beaucoup d'autres parents de cette génération, les miens sont issus de ce monde-là, qui se demandait jour après jour de quoi demain viendrait les nourrir, un monde où les mères devaient faire des miracles à partir de rien, où la paye des premiers partis venait faire vivre toute la famille et permettait aux rares plus chanceux de poursuivre leurs études. Aussi, il est sans cesse question d'argent dans *Bonheur d'occasion*. Tant de piastres par-ci, tant de piastres par-là, à économiser, qui se retrouvent souvent gaspillées, ou qui manquent, tout simplement. Cette obsession du bas de laine, l'auteure en interroge le sens, volontairement ou non. Son roman l'illustre on ne peut mieux : prendre part au débat collectif que devrait entraîner l'engagement militaire est un luxe que les crève-la-faim ne peuvent toujours pas se payer. Les recruteurs l'ont bien compris. Sur cette question, Gabrielle Roy donne la parole à ceux que l'on n'entend pas. En cherchant à pénétrer « l'âme du peuple », à rebours du populisme, elle explore la part d'ombre de nos sociétés pour en révéler la vérité muette. Comme Alexandre Chenevert évoque « la

sensation réconfortante d'être petit » devant la nature sauvage, elle ramène l'obsession matérielle à ce qu'elle a de dérisoire en atteignant, par la création, par l'écriture, quelque chose de plus grand.

« Chez nous, c'était un mot élastique et, à certaines heures, incompréhensible, parce qu'il évoquait non pas un seul lieu, mais une vingtaine d'abris éparpillés dans le faubourg. Il contenait des regrets, des nostalgies et, toujours, une parcelle d'incertitude. » La préoccupation pour la survie (physique ou identitaire), autel sur lequel on a peut-être sacrifié des questionnements nécessaires, ne se serait-elle pas muée aujourd'hui en obsession pour notre confort individuel? En admettant que oui, il y a tout lieu de croire qu'une fois atteint, ce confort ne parviendrait pas encore à gommer le besoin criant que nous avons d'œuvrer collectivement, de nous approprier autrement le politique qu'on nous a enlevé à force de corruptions et de désillusions. Le *chez-nous* élastique, porteur de nostalgies et incertain de Gabrielle Roy se veut englobant. Il installe une tension révélatrice de ce qu'est l'humain. Il se cherche dans ses failles plutôt que dans sa clarté. **L**



— J'espère que je n'ai pas oublié d'éteindre les ronds du poêle.

élections du 7 avril dernier. En lisant les premières pages, je me demandais : allons-nous devenir, nous, Québécois, un peuple folklorique qui ne parlerait plus français que dans de petites villes ou des villages isolés? La langue française que nous parlons et que nous avons pu garder vivante depuis quatre cents ans sera-t-elle assimilée à l'anglais par notre propre faute, notre propre négligence, notre propre indifférence à la défendre comme il se doit? Allons-nous voir sur les tombes de ceux qu'on a aimés, comme Gabrielle Roy l'évoque, ébranlée, les inscriptions *Father* et *Mother* qu'elle a vues sur les tombes de son oncle et de sa tante, eux qui n'ont jamais été *Father* et *Mother* pour personne de toute leur vie?

La jeune Gabrielle prend conscience de l'humiliation d'être francophone dans un pays majoritairement anglophone quand, par exemple, elle suit sa mère de Saint-Boniface à Winnipeg, dans les grands magasins (notamment chez Eaton), où il était quasi impossible d'être servi en français : « Mais il arrivait à maman de se sentir vaincue d'avance, lasse de cette lutte toujours à reprendre, jamais gagnée une fois pour toutes, et de trouver plus simple, moins fatigant de "sortir" comme elle disait, son anglais. » Plus tard, quand elle a constaté que dans les magasins de l'ouest de la ville de Montréal, les choses se passaient de la même manière, Gabrielle Roy en aurait les « bras fauchés, et le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable. »

Je suis arrivée à Montréal en 1978, deux ans après la première élection du Parti Québécois et un an après que la Charte de

Le malheur irrémédiable

CATHERINE MARTIN

J'AI LU pour la première fois *La détresse et l'enchantement* il y a vingt ans. À relire aujourd'hui le récit autobiographique de cette femme qui, à la fin de sa vie, retourne sur les chemins de sa jeunesse en se souvenant de ses rêves, de ses aspirations et de ses questionnements, je ressens la même intensité, la même émotion. J'y ai retrouvé le même sentiment mélancolique et ces questions qui me taraudent toujours : suis-je devenue celle que j'aspirais à être? Est-ce que mes rêves les plus profonds, les plus vrais, ont été réalisés? Le seront-ils un jour? Gabrielle Roy, en nous racontant son enfance, son adolescence et sa vie de jeune adulte avec sa mère pour,

ensuite, dans la deuxième moitié du livre,

décrire les deux années où, errante, elle a quitté un monde pour s'ouvrir à un autre et à elle-même, se pose elle aussi ces questions. Au fond, au cours de notre vie, se pourrait-il que nous ne voulions pas trahir cet enfant en nous qui a voulu et rêvé tant de choses?

GABRIELLE ROY

La détresse et l'enchantement

Boréal, 1984, 506 p.

oublié l'essentiel. Cette fois-ci, la première phrase du livre m'a traversée comme une douleur : « Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure? » Je n'ai pu lire ces mots et les premières pages du livre sans revivre ce serrement de cœur ressenti au lendemain des

la langue française (la loi 101) a été votée. Il était encore fréquent à cette époque de se faire servir en anglais dans l'ouest de la ville. Trente-six ans plus tard, j'ai le troublant sentiment d'un recul, la langue anglaise étant de plus en plus répandue à Montréal. Au xxi^e siècle, l'anglais est la langue dominante de la culture de masse et des communications dans le monde. Elle possède un attrait presque irrésistible pour plusieurs Québécois francophones. Comme la culture québécoise est fragile, si on tient à préserver sa petite place dans l'univers, il faut encore une fois lutter et résister.

Si Gabrielle Roy a choisi de s'établir au Québec en 1939 et de ne plus retourner vivre au Manitoba, elle est néanmoins restée attachée au Canada, à une vision idéale d'un Canada « multi-ethnique et fraternel » (François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*). N'y a-t-il pas dans cette vision idéalisée une bonne part d'illusion et de « pensée magique » ? Comment peut-on entretenir cet idéal tout en disant que le fait de parler français au Canada est un malheur irrémédiable ? Est-ce par

fatalisme ? Gabrielle Roy était écrivaine et elle ne voulait pas se mêler publiquement de politique ; elle sentait que son rôle était

« Mais il arrivait à maman de se sentir vaincue d'avance, [...] et de trouver plus simple, moins fatigant de "sortir" comme elle disait, son anglais. »

d'écrire et de raconter. Se définissant avant tout comme Canadienne, elle n'a jamais été favorable à la souveraineté du Québec. Il n'en reste pas moins que la situation de la langue française au Canada et au Québec est politique, qu'on le veuille ou non.

Gabrielle Roy a choisi d'écrire en français, sa langue maternelle ; elle aurait pu opter pour l'anglais, qu'elle maîtrisait aussi.

Elle décrit, dans la deuxième partie du livre, comment s'est manifestée cette nécessité intérieure lors de la révélation de ce qu'il allait être sa vie future d'écrivaine et d'artiste : « Pour moi qui avais parfois pensé que j'aurais intérêt à écrire en anglais, qui m'y étais essayée avec un certain succès, qui avais tergiversé, tout à coup il n'y avait plus d'hésitation possible : les mots qui me venaient aux lèvres, au bout de ma plume, étaient de ma lignée, de ma solidarité ancestrale. Ils me remontaient à l'âme comme une eau pure qui trouve son chemin entre des épaisseurs de roc et d'obscurs écueils. »

N'y a-t-il pas un paradoxe, voire une déchirure chez cet auteure canadienne qui se réclame d'un pays dont la majorité traite les francophones en « inférieurs » et qui parle d'être Canadien français comme d'un « malheur irrémédiable » ? Le retour sur soi opéré par Gabrielle Roy dans ce très beau livre qu'est *La détresse et l'enchantement* nous laisse sur ce constat fataliste ou lucide. Et cela nous invite à la méditation : que voulons-nous devenir au juste ? **L**

INDIGNEZ-VOUS !

LIBRES D'APPRENDRE

L'EMPIRE DE L'ILLUSION
LA MORT DE LA CULTURE ET LE TRIOMPHE DU SPECTACLE

De colère et d'espoir
Carnet

Quelle laïcité ?

Quand la RUE parle

**Une pensée,
un livre,
une action.**


Paulines
Librairie indépendante de quartier
2653, rue Masson, Montréal
514 849-3585